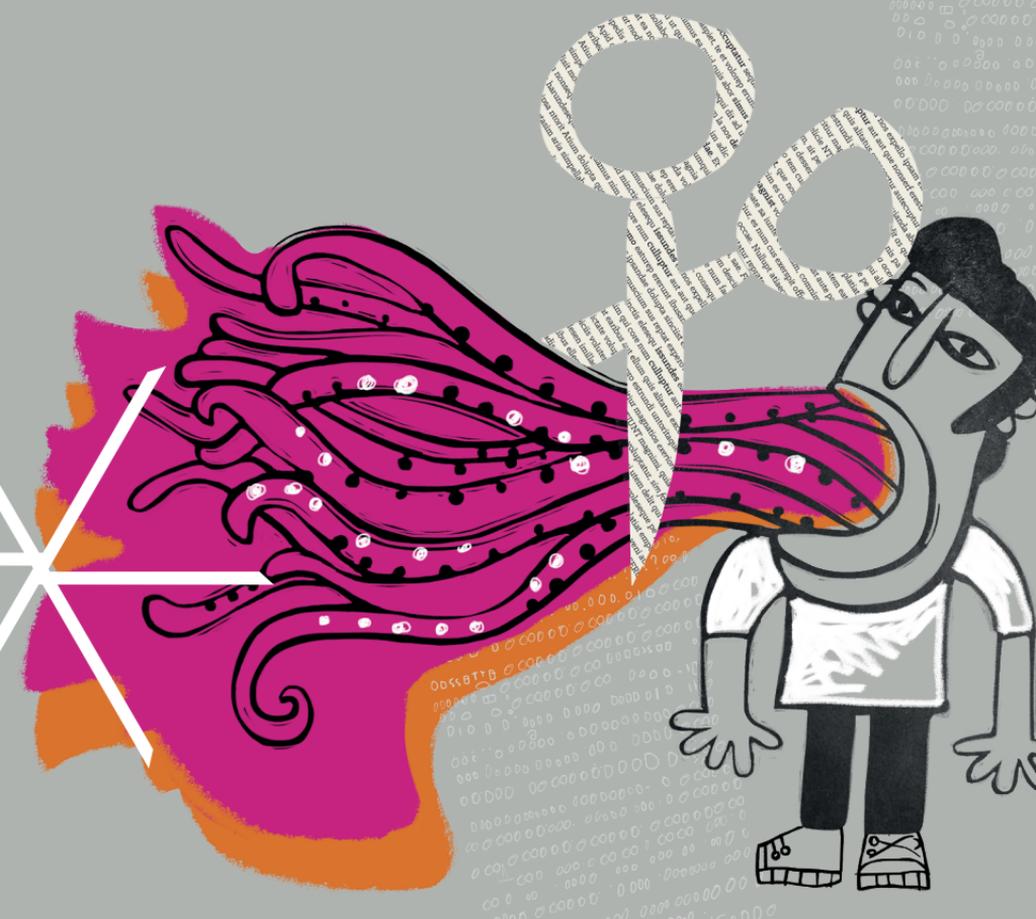


MARTIN
TALBOT

STANKÉ

MA LANGUE ÉTRANGÈRE



MARTIN
TALBOT

MA LANGUE
ÉTRANGÈRE

STANKE

PREMIÈRE PARTIE



La fin de l’histoire de ma langue commence alors que j’attends impatiemment le seul candidat qui ait répondu à la demande de service que j’ai placée dans le journal. Nous avons convenu, par message écrit, de nous rencontrer à dix heures. Là, il est dix heures douze. Le retard de mon postulant, si mince soit-il, me donne à penser que j’aurais dû mieux m’informer sur ses capacités. Sera-t-il à la hauteur de mes attentes ? Aura-t-il les aptitudes requises pour remplir ce mandat délicat ? S’il est une qualité que j’attends de celui qui deviendra mon porte-voix, c’est bien celle d’être un homme de parole. Par son absence, il me prouve pour l’instant le contraire.

D’avance déçu, je sais que je devrais m’en aller sans faire d’histoire. Mais c’est plus fort que moi, je reste sur place pour lui dire qu’il n’est pas bien de faire attendre les gens. Il est de mon devoir de lui mettre sous le nez son manque de ponctualité.

Au moment de dire ma façon de penser, je ne prends pas le temps de mettre des gants blancs ou de

filtrer la vérité. Je suis un volcan en dormance, toujours prêt à exploser. Tout doit sortir au plus vite.

Dans ma tête, je m'occupe à formuler mes récriminations. Celles-ci portent principalement sur le respect. Sait-il seulement que le temps qui me reste est précieux ? Il n'a pas idée, évidemment. C'est probablement pour cette raison qu'il fait peu de cas de ce retard qui m'accable.

Ma rage grossit.

Après avoir fait le pied de grue pendant de longues minutes, je me décide à bouger. Je me mets en marche et tourne en rond. Une fois, deux fois, trois fois. Je relève la tête, mon aspirant n'est pas là. Quatre fois, cinq fois, six. Je regarde au loin. Toujours pas.

Le manège se répète beaucoup trop de fois, ce qui fait monter ma pression. Ce n'est pas bon, surtout dans mon état.

Alors que je m'apprête à revisiter mes propres pas pour une énième fois, une voix féminine m'interpelle.

— Excusez mon retard !

Je me retourne et aperçois une femme dans la soixantaine. Surpris, je lui dis qu'elle doit faire erreur sur la personne, que ce n'est pas elle que j'attends.

Je retourne à mon attente, elle me barre le chemin.

— Ce n'est pas à vous que j'ai écrit ? Vous qui cherchez un porte-parole ?

En un quart de seconde, ma colère se transforme en incompréhension.

Il y a méprise. Je dois remettre les pendules à l'heure.

— C'est *un* porte-parole que j'espérais. Un homme. Pas une femme.

— Ce n'était pas spécifié dans l'annonce.

Elle la sort aussitôt de sa poche pour me la lire ; elle veut me faire mentir.

— *Homme blanc, cinquante ans, cherche porte-parole pour parler en son nom.*

Elle me la montre.

— Vous voyez, vous n'avez pas spécifié le genre du porte-parole recherché.

Pas question de me sentir coupable. Je trouve un bouc émissaire. Ce n'est pas ma faute, c'est celle de ma langue. Son imprécision a mené cette femme jusqu'à moi. Je dois la remercier de s'être déplacée jusqu'ici inutilement. Il est impensable qu'une femme, de surcroît mon aînée, se mette à ma place pour parler.

Je lui sors quelques mots d'excuse : malentendu ; erreur sur la personne ; confusion des genres.

Loin de se laisser démonter, elle me coupe la parole.

— Je suis la femme de la situation. Je suis qualifiée, très professionnelle et j'ai beaucoup d'expérience. Je peux vous montrer mon CV si vous voulez.

Sans attendre, elle plonge les mains dans ses poches, à la recherche du papier en question.

Sa fouille reste vaine. Elle ne trouve pas.

Elle me fixe, déconcertée.

Elle change de ton. La voilà qui se lance dans une présentation percutante pour tenter de me convaincre.

— Je suis capable de me mettre à la place de quiconque a besoin d'une voix. Homme, femme, jeune ou vieux. Riche ou pauvre, dans le besoin ou pas. J'ai la

capacité de comprendre les gens mieux que personne, de les cerner avec justesse. De me mettre à leur place, l'espace d'un moment ou d'une vie, pour défendre leurs droits et leurs intérêts avec énergie.

Elle inspire un grand coup, puis reprend rapidement.

— Grâce à moi, votre histoire ne tombera jamais dans l'oubli. Je peux l'affirmer, je suis la personne idéale pour garder votre parole présente et bien vivante.

Elle ajoute en point d'orgue :

— J'accueille ce qu'on me livre dans la plus grande humilité, sans jamais prendre position ni juger. C'est ma plus grande qualité.

Je reste perplexe.

Je me demande si j'ai vraiment le choix. C'est la seule personne à avoir répondu à mon annonce. Dans l'état qui m'attend, sans porte-parole, je serai condamné au silence.

En manque de solution de rechange, j'accepte sa candidature.

— D'accord. Je vous donne votre chance.

Satisfaite, elle s'assoit, assoiffée, prête à boire mes paroles.

— Je vous écoute.

— Bon. Par où commencer ?

Je cherche. Trop à son goût.

— Commencez par me parler de votre langue, puisque c'est d'elle qu'il s'agit.

Moi qui avais tellement hâte qu'on m'écoute, j'hésite à exposer mon histoire. Non par timidité, mais par peur d'être mal interprété. Je pourrais

tester son écoute en lui parlant de l'état actuel de ma langue. Lui dire qu'elle est dans un état pitoyable. Que le simple fait de parler me cause des douleurs sans nom.

Elle s'impatiente de plus belle.

— Allez ! Parlez !

Il me faut me dévoiler. Sans réfléchir, je me lance.

— Grâce à ma langue, j'exprime ce que je ressens, rarement entre les dents. Je parle trop, je récite vite, j'objecte souvent. Je dis une chose et son contraire, dans le seul but de provoquer. Je la tire pour faire un pied de nez à la face du monde qui ne me revient pas. Je la retiens à deux mains pour garder un secret. Je la sors de ma poche pour dire le fond de ma pensée à qui-conque me contredit. Je la tourne rarement dans ma bouche pour laisser retomber la poussière. Je la laisse pendre pour exprimer ma surprise face à la stupidité qui m'entoure. Je la délie pour sortir ce que j'ai sur le cœur. Je la laisse traîner par terre quand je n'en peux plus de ce monde absurde dans lequel je vis. Je la fais claquer, comme ça, pour rien. Je la rétracte pour siffler quand je suis heureux.

Je me mets à siffler péniblement.

— Vous êtes malheureux ?

— Mettez-vous à ma place. Imaginez un instant que ce qui va m'arriver vous arrive.

— C'est ce que je vais essayer de faire. Après tout, je suis là pour ça. N'est-ce pas ?

Elle sourit, empathique. Je la regarde, dubitatif.

— Vous ne prenez aucune note ?

Elle pointe sa tête du doigt.

— J'enregistre tout ici, dans ma mémoire d'éléphant. C'est important d'en avoir une pour faire un travail comme le mien. Je retiens et j'absorbe l'information transmise, telle une éponge, au maximum de mes capacités. De plus, j'utilise une méthode mnémotechnique spatio-temporelle pour m'aider à n'oublier aucun détail de l'histoire racontée. Par exemple, c'est ici et maintenant que je vous vois me parler par ce beau matin d'été. J'y repenserai sûrement en parlant pour vous.

Elle sort un petit dictaphone de sa poche intérieure.

— Au besoin, je me sers de cet appareil pour enregistrer l'essentiel, ou du moins ce que je risque de ne pas retenir. Je suis ainsi prête à parer à toute éventualité.

Elle parle avec confiance, ce qui me plaît vraiment. Je réalise que le hasard a bien fait les choses. C'est lui qui a mené cette femme jusqu'à moi. Elle ne ressemble en rien à celui que j'envisageais pour me seconder. Pourtant, je me persuade maintenant que personne d'autre qu'elle n'aurait pu mieux me représenter. Mon avenir serait-il en train de faire un pied de nez à la chance qui ne m'a jamais souri ? Je me permets, pour la première fois depuis longtemps, d'y rêver.



Nous sommes maintenant à l'hôpital. Elle debout, moi couché. Je porte une de ces jaquettes bleues génériques qui nous retirent personnalité et dignité. L'évidence me frappe : on veut nous mettre au pas. En position de vulnérabilité, on s'assure de notre docilité. Pas de clients mécontents ici. Ce n'est pas un hôtel. On doit accepter avec humilité le service offert. La distribution d'étoiles n'est pas envisageable à la fin du séjour. Moi qui veux toujours tout contrôler, me voilà fragilisé.

— Ça va ?

— Ça va.

Elle ne me croit pas.

— Ne vous sentez pas obligé de jouer les hommes forts avec moi. Vous avez le droit de vous montrer faible. Surtout, ne me cachez rien. Dans un tel cas, nous serions tous les deux perdants. Pas de mensonge entre nous.

Mentir.

Chez moi, c'est une seconde nature. Ce moyen de défense m'a toujours été d'une grande utilité pour ne

pas affronter les difficultés. Là, par exemple, j'aurais le goût de m'inventer une vie comme je l'ai si souvent fait, en me créant un personnage de toutes pièces pour me donner le beau rôle dans une histoire palpitante. Endosser le costume d'un héros pour faire regretter aux gens qui ne me connaissent pas de n'avoir jamais entendu parler de moi.

Mais à quoi bon vouloir passer à l'histoire si c'est sur un mensonge qu'une vie s'est construite ? Je dois être objectif et me regarder tel que je suis : un être instable qui craint toujours le pire.

Elle me fixe.

— Vous avez peur ?

Face à l'inconnu, je fais toujours preuve d'une trop grande imagination. Depuis des jours, les scénarios catastrophes s'enchaînent.

— Et si ça ne se passait pas comme prévu ?

— Nous nous occuperons plus tard du futur. Rien ne sert de vous faire du mauvais sang. Occupons-nous plutôt du moment présent.

Sa voix est douce et rassurante, contrairement à la mienne, rauque et oppressante. Elle ne l'a pas toujours été. C'est avec l'âge qu'elle s'est transformée. Le grain de ma voix est devenu rocailleux pour des raisons que je préfère pour l'instant cacher.

Moment de panique. Je me dis : avec cette voix (la sienne), si différente (de la mienne), les gens peineront-ils à me reconnaître lorsqu'elle se présentera pour parler en mon nom ? Changera-t-elle son inflexion vocale lorsqu'elle parlera à ma place ? Tentera-t-elle d'imiter ma posture verbale ?

Sera-t-elle prise au sérieux par mes détracteurs qui, déjà, ne me considèrent pas ?

Le tourbillon de questions me fait tourner la tête. Je la laisse retomber sur l'oreiller, épuisé.

La femme se penche sur moi, comme un étranger au-dessus d'un berceau.

Je sursaute. Elle recule.

— Mais, j'y pense, vous ne m'avez toujours pas dit. L'opération aura lieu à quelle heure ?

— À midi.

Elle s'assoit sur la petite chaise droite située à ma gauche, à la tête du lit d'hôpital dans lequel je suis couché.

— Parlez-moi, parlez-moi de vous sans retenue. Dites-moi tout.

Comme je ne veux rien oublier de ce que j'ai à lui raconter, je mets d'abord de l'ordre dans mes idées. Je dépose sur un brouillon mental les mots clés de mon récit. Je retrouve dans mes souvenirs des parcelles de vie qui pourraient l'aider à mieux comprendre d'où je viens et qui je suis.

Ma porte-parole tape du pied. Elle qui se sent en reste, elle me tire les vers du nez.

— Allez ! Dites-moi ce qui occupe vos pensées. Sans filtre. Une image, un mot.

J'y vais à rebours, par la fin ou presque.

— Pour accepter le sort qu'on réserve à ma langue, j'ai dû me faire une raison. Ma petite voix intérieure n'a pas été sans me rappeler que je méritais ce qui m'arrive.

La femme tend l'oreille, curieuse.

« Grâce à ma langue, j'exprime ce que je ressens, rarement entre les dents. Je parle trop, je récite vite, j'objecte souvent. Je dis une chose et son contraire, dans le seul but de provoquer. Je la tire pour faire un pied de nez à la face du monde qui ne me revient pas. Je la retiens à deux mains pour garder un secret. Je la sors de ma poche pour dire le fond de ma pensée à quiconque me contredit. Je la tourne rarement dans ma bouche pour laisser retomber la poussière. Je la laisse pendre pour exprimer ma surprise face à la stupidité qui m'entoure. Je la délie pour sortir ce que j'ai sur le cœur. Je la laisse traîner par terre quand je n'en peux plus de ce monde absurde dans lequel je vis. »

Entre la voix et la parole, la langue et le langage, un homme qui s'est fait amputer la langue finira par apaiser ses tourments tant linguaux que langagiers.



Scénariste et réalisateur, Martin Talbot est l'auteur chez Stanké de *Trop-plein* (2020) et de *Cette confusion sera superbe* (2022). Son troisième roman confirme la construction d'une œuvre romanesque au style unique : visuelle, elliptique, ironique, et pourtant chargée d'émotion.

